

FEUILLETON

## - AU BUT -

Par MARIE THIÉRY.

( suite )

Sans se lever, fermant à demi ses yeux trop noirs, elle récitait d'une voix chantante et rythmée:

Quand nous serons vieux, très vieux,  
Nous nous aimerons encore.  
Quand nous serons vieux, très vieux,  
Nous nous aimerons bien mieux,  
Qu'aux heures de notre aurore.

Qu'emportent les cheveux blancs  
Auréolant un front blême !  
Qu'emportent les cheveux blancs  
Va ! nos pauvres doigts tremblants  
Sauront se joindre quand même.

Et lorsque nous serons las,  
Chère, de trop longtemps vivre,  
Et lorsque nous serons las,  
Je veux que le m me glas  
En nous berçant, nous délivre.

Georges Nessyer, interrompant, se mit à railler ce "péché de jeunesse".

— C'est de la poésie de mirlitons. Le public, en me détournant par son indifférence de cette voie néfaste, m'a rendu un service immense. Le charme de la diction que Mme Givreuse-Pardelles vient de prêter à mes vers ne peut les sauver. C'est dire qu'ils sont irrémédiablement condamnés.

Les yeux de Marcelle avaient un regard humide ; la valeur de l'œuvre lui importait peu, elle n'en retenait que la pensée. Cette idéale tendresse de deux cœurs demeurés toujours constants l'émouvait. Que Georges rêvât d'un tel bonheur l'auréolait de vertu et de bonté aux yeux prévenus de la jeune fille.

Un poète dissipé, dépensier, épris de plaisir, ne chanterait pas ainsi la douceur d'une vieillesse embaumée des fleurs du printemps défunt. On ne disait du mal de Georges que par jalousie : toujours les hommes de haute

valeur suscitent des envieux. Pauvre Georges ! "Quand nous serons vieux, très vieux..."

Elle se voyait couronnée de cheveux blancs, appuyée sur l'ami fidèle... Lui aussi, pourrait trouver en elle un appui : elle le comprendrait si bien ! Elle aiderait à l'essor de son talent en lui donnant cette paix et ce bonheur qu'on disait lui être nécessaires.

Marcelle s'en voulut de n'avoir opposé à la volonté de sa mère qu'une résistance passive ; ce n'était point assez, la conquête du bonheur vaut bien que l'on bataille. Il lui faudra faire mieux comprendre à Mme de Givre que nulle joie ne pourrait exister pour elle en ce monde, si cette joie ne lui venait par Georges Nessyer. Comment sa mère, qu'il aimait si profondément, aurait-elle le courage de la contrister ?

— Monsieur Nessyer, voulez-vous venir prendre une tasse de thé ?

Marcelle renouvelait son invitation avec un peu d'impatience. Il lui tardait de donner au jeune homme l'occasion de lui dire à mi-voix une de ces phrases jolies et vagues dont son cœur précisait si bien le sens à son gré. Mais le romancier n'éprouvait aucune hâte à quitter la sellette sur laquelle, à son entrée, on l'avait fait asseoir ; avec un plaisir jamais lassé, il goûtait l'encens qu'à l'envi on brûlait devant lui. Rarement autant qu'aujourd'hui, après une froideur d'accueil dont il s'était senti heurté, la comtesse ne s'était montrée ainsi admirative de ses productions. Elle les citait avec des mots d'éloges dont la banalité n'offusquait point l'auteur. Il suffisait à son amour-propre

que l'éloge y fût, et il tenait à en profiter. Peut-être aussi mettait-il une certaine coquetterie à ne pas trop vite céder au désir d'accaparement que ne dissimulait point Marcelle. Georges était sûr, avec elle, de retrouver toujours les mêmes dispositions flatteuses.

Les jeunes filles, en général, ne se doutent guère de l'importance que donne à la moindre de leurs attentions trop clairement bienveillantes, la fatuité masculine. Elles consentent à laisser voir qu'on ne leur déplaît point. C'est assez pour qu'on les suppose charmées.

La femme la plus coquette, celle qui a le mieux conscience de son pouvoir, en vient aisément à douter de cette puissance dès que ses sentiments entrent en jeu, mais les hommes, eux, souffrent rarement de cette méfiance ; Marcelle, qui cherchait le moyen de donner à la timidité de Georges Nessyer le discret encouragement qu'elle croyait nécessaire, ne soupçonnait pas que depuis longtemps chacun de ses mots, chacun de ses gestes, ne trahissaient que trop clairement, aux yeux du jeune homme, ce qu'elle le supposait incapable même d'oser espérer. Elle eût été bien surprise d'apprendre que l'hésitation de Georges ne venait pas d'un excès de modestie, mais de considérations toutes personnelles.

Que Mlle de Givre plût à l'écrivain, cela demeurait indéniable. Qu'elle fût, avec sa fortune, ses relations, le summum de ce que pouvait espérer son ambition, voilà ce dont Georges avait été lent à se convaincre. De plus, il redoutait le changement de vie qu'il lui faudrait accepter.

Le gendre de Mme de Givre, à moins de posséder de son côté un hôtel familial, habiterait rue Saint-Guillaume, et la présence de la comtesse ferait sans doute du foyer commun une géôle dont elle serait la vigilante gardienne.

Georges aurait amené Marcelle, si éprise fût-elle, à respecter sa liberté, en serait-il de même pour sa belle-mère?....